
INTRODUCTION GÉNÉRALE

I. Mythe du creuset et pluralisme culturel

A. La thèse assimilationniste : le creuset

À l'exception des Amérindiens venus d'Asie en passant par le détroit de Behring il y a environ 30 000 ans, les États-Unis sont une nation d'immigrants, et dès le début de son histoire s'est posée avec plus ou moins d'acuité la question de l'assimilation des nouveaux arrivants et le problème de l'identité américaine. On doit à Jean de Crèvecoeur une première formulation de cette identité :

Est américain celui qui, laissant derrière lui tous ses anciens préjugés et ses anciennes manières, en reçoit de nouvelles du nouveau mode de vie qu'il a embrassé, du nouveau gouvernement auquel il obéit et du rang qu'il tient. Il devient américain en étant reçu dans le large giron de notre Alma Mater. Là, les individus de toutes les nations se fondent en une nouvelle race¹.

Être américain, pour Crèvecoeur, c'est donc renoncer à son identité ethnique et nationale pour adopter le mode de vie et les valeurs américaines. L'idée sous-jacente est qu'il est possible d'américaniser, sans avoir à les endoctriner, les immigrants. Les lois sur l'immigration de l'époque, en vigueur jusqu'en 1905, reflètent cette conception libérale. Pour devenir américain, il suffisait de jurer que l'on avait vécu cinq ans aux États-Unis et que l'on renonçait à toute allégeance envers un autre État.

Cette idée de la fusion des groupes ethniques en une nouvelle race devait être popularisée par Israël Zangwill en 1909 dans sa

1. Jean de Crèvecoeur, *Letters of an American Farmer*, 1782.

pièce de théâtre appelée précisément *Le Creuset* (*The Melting Pot*). Selon cette théorie, les immigrants, en arrivant aux États-Unis, étaient censés se débarrasser de leurs particularismes nationaux, de leurs coutumes et de leurs cultures pour se fondre dans un creuset d'où sortirait l'homme américain, le nouvel Adam. Pour l'historien Turner, c'est dans le creuset de la frontière que les « immigrants étaient américanisés, libérés et fondus en une race unique » (1893). L'idéologie du creuset fut acceptée comme allant de soi jusqu'à l'arrivée massive, à la fin du XIX^e siècle, d'immigrants d'Europe du Sud et de l'Est, considérés comme inassimilables ; notamment l'arrivée des Irlandais catholiques, pauvres et incultes, devait provoquer une réaction hostile de la part des nativistes, dont les plus virulents furent les *Know-Nothing*, groupés au sein de l'*American Party*.

B. Le pluralisme ethnique

Dans les années 1920, la théorie assimilationniste du creuset fut contestée à la fois par les libéraux et les ultranationalistes qui estimaient que le creuset n'avait pas fonctionné. À la théorie du creuset, un professeur de Harvard, Horace Kallen, avait opposé, dans un article paru en 1915 dans *The Nation*, « *Democracy versus the melting pot* », la thèse anti-assimilationniste du pluralisme culturel, selon laquelle la force de la démocratie américaine résidait dans la diversité de ses groupes ethniques et dans le pluralisme de ses cultures. Il estimait que non seulement les différents groupes ethniques ne pouvaient pas mais qu'ils ne devaient pas se fondre en une nationalité américaine générique. Il pensait que l'assimilation forcée était contraire aux principes américains. Par contre, au niveau politique, les immigrants devaient adhérer aux principes de l'idéologie américaine. Kallen reprit ces arguments en 1956 dans *Cultural Pluralism and the American Idea*. Les tenants du pluralisme ethnique ne visaient pas à remettre en cause l'autorité du gouvernement fédéral. Ils affirmaient simplement que la citoyenneté américaine ne requiert pas l'homogénéité culturelle, que les États-Unis étaient, pour employer une expression de Horace Kallen « une fédération de nationalités ».

Mais jusque dans les années 1950, alors même que les Amérindiens demeuraient, pour une moitié, parqués dans des réserves, que les Noirs subissaient toujours les effets d'une ségrégation de fait sinon de droit, le mythe du creuset restait la doctrine officielle. Même le pluralisme religieux participait de l'idéologie assimilationniste ; Will Herberg, dans *Protestant, Catholic, Jew*, écrivait en 1955 que les trois religions issues de la Bible constituaient « le triple creuset » de la nation américaine, privilégiant ainsi le facteur religieux dans la constitution de l'identité nationale, dont le fondement restait cependant l'adhésion à l'idéologie américaine.

C. Le réveil ethnique

Le réveil ethnique des années 1960 devait relancer le débat sur le mythe du creuset. À l'instar des Noirs qui, dans la lancée du mouvement des droits civiques, se mirent à revendiquer leur négritude, les minorités d'origine européenne ou *white ethnics*, prenant leur distance par rapport au modèle *wasp*, ont, elles aussi, demandé le droit à la différence et affirmé leur identité ethnique. Selon le sociologue Marcus Lee Hansen, cette renaissance ethnique s'explique : alors que la deuxième génération s'efforce de s'acculturer et de s'intégrer à tout prix, gommant tout ce qui peut la distinguer des autres Américains, la troisième génération, américanisée, cherche, elle, à affirmer sa spécificité, à retrouver ses racines.

Deux ouvrages ont marqué l'évolution du débat sur l'assimilation des groupes ethniques : *Beyond the Melting Pot* (1963) de Nathan Glazer et Patrick Moynihan, et *Assimilation in American Life* (1964) de Milton Gordon. Le point de vue des auteurs du premier livre se trouve condensé dans cette formule : « *Ce qu'on peut dire du melting pot, c'est qu'il n'a jamais fonctionné.* » Ils soutiennent que la société américaine n'est pas un ensemble homogène, unifié, mais qu'elle est composée de groupes ethniques qui n'ont pas été assimilés parce que fondamentalement inassimilables. Gordon a une position plus nuancée, il établit une distinction entre le pluralisme culturel, c'est-à-dire le fait qu'un groupe ethnique maintienne ses caractéristiques ancestrales, sa culture et sa langue, et le pluralisme structurel, qui signifie que les membres d'un groupe ethnique ont plus de relations entre

eux qu'avec les membres des autres groupes. Selon lui, le pluralisme culturel serait en train d'être remplacé par le pluralisme structurel.

Ce renouveau ethnique a entraîné une remise en cause non seulement des valeurs culturelles mais aussi des valeurs idéologiques de l'Amérique majoritaire. Michael Novak dans *The Rise of the Unmeltable Ethnics* (1972) considère que le réveil ethnique est en fait une réaction politique des groupes ethniques blancs, essentiellement pauvres et catholiques, à l'*establishment* protestant. La thèse avancée est que le peuple américain n'est qu'un ensemble de groupes ethniques dominés par les *wasps* (*white anglo-saxon protestants*), autre groupe ethnique, et donc que l'américanisation n'est qu'une « waspification ». Dans cette perspective, on notera l'article de Herbert Gutman « *Work, Culture and Society in Industrial America* » (1976), qui, analysant les relations entre le groupe dominant et les autres groupes ethniques, cherchait à établir un lien entre appartenance ethnique et appartenance à une classe sociale.

Plus radical, Stephen Steinberg, auteur de *The Ethnic Myth : Race, Ethnicity and Class in America* (1981), ne voit dans le concept du pluralisme ethnique qu'un faux-fuyant ; pour lui, l'idéalisation des valeurs ethniques ancestrales, aujourd'hui diluées voire abandonnées, n'a d'autre fonction que d'occulter la réalité américaine, de brouiller la prise de conscience de l'appartenance à une classe, et contribue ainsi à la persistance des inégalités sociales. Thomas Sowell, un économiste noir conservateur, arrive aux mêmes conclusions pour la communauté noire : le culte de l'ethnicité, bien loin d'être une réponse aux problèmes réels auxquels sont confrontés les Noirs, ne fait que les masquer.

L'immigration massive de ces dernières années a relancé le débat sur l'ethnicité avec des prises de position de plus en plus tranchées des partisans de la théorie du *melting pot* ou de ceux du pluralisme culturel. *Beyond Ethnicity* de Werner Sollors (1986) se veut une réfutation de la thèse du pluralisme ethnique défendue dans *Beyond the Melting Pot* de Glazer et Moynihan, et l'ouvrage du sociologue de Harvard, Orlando Patterson, *Ethnic Chauvinism* (1978), qui dénonce l'emprise du groupe ethnique sur l'individu, s'inscrit dans le même courant.

Un nouveau concept, le multiculturalisme, forme exacerbée de la revendication ethnique, tend à remplacer celui de pluralisme culturel. Sous couvert de défendre les droits des minorités, les tenants de ce mouvement ont réussi à imposer, notamment dans les universités, une forme d'autocensure, connue sous le nom de *political correctness*, dont l'objectif est d'abolir l'usage de tout mot ou formulation qui pourrait blesser la susceptibilité des minoritaires.

Dans ses aspects les plus extrêmes, écrivent Geneviève Fabre et Rachel Ertel, le pc ainsi qu'on l'appelle maintenant, s'en prend violemment à l'eurocentrisme, aux références exclusives à la culture occidentale — à laquelle les Africains-Américains opposent l'afro-centrisme —, pourfend l'hégémonie du patriarcat, et, dénonçant les hiérarchies et toutes formes d'impérialisme et de colonialisme, reprend les formules tiers-mondistes des années 1960.

Sans pour autant souscrire aux thèses assimilationnistes, des théoriciens de tous bords, aussi bien conservateurs que libéraux, ont dénoncé ces dérives du multiculturalisme. *The Disuniting of America : Reflections on a Multicultural Society* (1992) d'Arthur Schlesinger vise à montrer que l'existence d'une société multiculturelle peut, à terme, mettre en danger l'unité de la nation. Pour lui, le grand problème du XXI^e siècle sera de faire vivre ensemble, au sein de sociétés multiethniques, des gens de différentes races, de différentes cultures, de différentes religions. Aussi s'élève-t-il contre le culte de l'ethnicité qui, selon lui, débouche sur la fragmentation et sur de nouvelles formes de ségrégation. Mais il attribue la responsabilité de l'ethnocentrisme, non pas aux minorités mais au racisme de la majorité blanche qui, en contradiction avec ses principes, a exclu du rêve américain les Indiens, les Noirs, les Asiatiques, et pendant longtemps les *white ethnics*.

Toute analyse objective de la société américaine ne saurait en évacuer la dimension ethnique, elle fait partie intégrante de l'identité nationale. Elle demeure pour chaque groupe un facteur d'identification ; mais une réduction de l'identité à ce seul critère est facteur d'exclusion et d'ostracisme et constitue un obstacle à l'insertion du groupe au sein de la société. La revendication ethnique a eu des

effets positifs : elle a permis à chaque groupe ethnique d'affirmer son identité et sa culture, elle a permis des avancées politiques et sociales significatives, mais poussée à l'extrême, elle est source de tensions, de conflits intercommunautaires ; elle pourrait aboutir au morcellement de la société, et donner naissance à des mouvements séparatistes. Alors que les conflits ethniques et raciaux se développent en Afrique, en Asie et au cœur même de l'Europe, les États-Unis ont su préserver, malgré la diversité de leurs composantes, la cohésion et l'unité de la nation : *E Pluribus Unum* demeure plus que jamais un impératif de la politique sociale américaine.

II. Les étapes de l'immigration américaine

A. L'époque coloniale 1607-1775

C'est au début du XVII^e siècle que commence la colonisation de l'Amérique du Nord. En 1607, les premiers colons anglais — ils étaient 120 — munis d'une charte au profit de la *Virginia Company of London*, débarquèrent sur la côte de Virginie et y fondèrent Jamestown. De 120 qu'ils étaient, ils furent vite réduits à 32 par la maladie et la famine. L'arrivée d'autres colons mais aussi l'aide des Indiens qui les initièrent à la culture du maïs (*Indian corn*) et du tabac permirent à cette colonie de se développer. Ce furent les besoins en main-d'œuvre pour la culture intensive du tabac qui furent à l'origine, à partir de 1619, de l'afflux d'esclaves noirs. Il fallut aussi faire appel à une main-d'œuvre blanche : il s'agissait de serviteurs sous contrat (*indentured servants*) qui, en échange de la prise en charge de leur traversée et de quelques arpents de terre, devaient travailler de trois à sept ans sans toucher de salaire.

Les premières colonies de la Nouvelle-Angleterre furent fondées par des puritains et des dissidents qui marquèrent de la rigueur de leurs principes religieux et de leur intolérance la vie politique et sociale de toute la communauté. La pièce de théâtre d'Arthur Miller, *Les Sorcières de Salem*, donne un aperçu de ce que pouvait être le régime théocratique de ces colonies. Ce fut en 1620 qu'un groupe de puritains, appelés les pères pèlerins (*pilgrim fathers*), embarqués sur le *Mayflower*, arriva près de Cape Cod en Nouvelle-Angleterre.

C'étaient des dissidents calvinistes anglais qui s'étaient expatriés en Hollande et qui avaient ensuite émigré en Amérique où ils fondèrent une colonie conforme à leurs convictions religieuses, laquelle reçut le nom de Plymouth.

En 1630, un autre groupe de puritains, sous la conduite de John Winthrop, créa la colonie de la Baie de Massachusetts. De 1630 à 1640, ils furent rejoints par 20 000 coreligionnaires. Ils arrivaient par familles entières, exploitaient des fermes de taille moyenne, ou pratiquaient le commerce dans les ports de Boston et de Salem, et n'avaient pas, contrairement aux colons du Sud, besoin de beaucoup de main-d'œuvre étrangère. Banni par les autorités religieuses pour avoir critiqué leur intolérance et leur dogmatisme, Roger Williams, pasteur de Salem, acheta un territoire aux Indiens de Narrangansetts et y fonda une nouvelle colonie qu'il nomma Providence. D'autres immigrants vinrent s'établir sur le territoire et y créèrent les colonies de Portsmouth, Newport et Warwick. En 1644, une charte, octroyée par le parlement de Londres à Roger Williams, réunit toutes les colonies de l'actuel Rhode Island sous une même juridiction.

Ce furent aussi des motivations religieuses qui furent à l'origine des colonies du Maryland et de la Pennsylvanie. La première fut fondée par lord Baltimore en 1634 pour servir de refuge aux catholiques anglais. En fait, de nombreux protestants vinrent s'y installer et les deux groupes se développèrent dans un climat de tolérance mutuelle : en 1649 lord Baltimore entérina une loi garantissant la liberté religieuse à tous les chrétiens. Et ce fut pour accueillir les chrétiens persécutés de tous les pays que William Penn fonda une colonie dans le territoire qui lui avait été concédé par Charles II et qu'il baptisa Pennsylvanie. Il décida d'emblée d'avoir une politique d'amitié avec les Indiens et d'acheter leurs terres. Sur celles-ci vinrent s'installer des quakers, des presbytériens d'Écosse, des baptistes gallois ainsi que des mennonites allemands et des huguenots français.

Au début du XVIII^e siècle, l'immigration anglaise, composée de commerçants, d'ouvriers qualifiés, de fermiers, restait largement majoritaire. C'est alors qu'arrivèrent en nombre, à la suite des mauvaises récoltes de 1716-1717, les Écossais presbytériens d'Irlande

(*Scotch-Irish*), qui s'installèrent surtout en Pennsylvanie, mais aussi en Nouvelle-Angleterre et dans le Maryland. À la veille de la Révolution (1775), ils étaient plus de 250 000, auxquels vinrent se joindre, après la défaite de Culloden, environ 25 000 Écossais des Highlands.

Fuyant les persécutions des princes catholiques, des Allemands protestants commencèrent à affluer aux États-Unis. Ils s'installèrent dans le Frederick County en Maryland, mais surtout en Pennsylvanie ; en 1790, ils formaient le tiers de la population de cette colonie.

B. La période post-coloniale (1776-1815) :
la politique de la porte ouverte

Une des causes de la révolution américaine fut le refus du gouvernement anglais de mener une politique d'immigration plus libérale. Mais la création du nouvel état ne provoqua pas un afflux d'immigrants, bien au contraire. En effet, malgré le vote de la Loi sur les naturalisations qui n'exigeait que deux ans de résidence pour devenir citoyen américain, votée par le 1^{er} Congrès en 1790 — encore que ce délai fut allongé à 5 ans en 1795 —, l'immigration, du fait des guerres qui ravageaient l'Europe, demeura très faible jusqu'en 1815. En 1798, fut voté l'*Alien Act* qui donne au président le pouvoir d'expulser tout étranger suspecté d'activités subversives.

C. La première vague : 1815-1860

La fin des guerres napoléoniennes marque le début du grand flux migratoire en provenance de l'Europe qui atteint son point culminant en 1854, à la suite des famines en Irlande. De 151 000 immigrants entre 1820 et 1830, le chiffre passe à 599 000 de 1830 à 1840, puis à 1 713 000 la décennie suivante et atteint 2 314 000 pour la période 1850-1860. La majorité des immigrants venait d'Irlande (2 millions), d'Allemagne et d'Angleterre (750 000), mais il y avait aussi des Français (200 000), des Suisses (40 000) et des Norvégiens (40 000). Environ 5 millions d'immigrants vinrent ainsi s'ajouter à une population qui, dans les années 1840, ne comptait que 20 millions d'habitants.